



HAL
open science

Quand plaisanter, c'est prendre les choses au sérieux

Maurice Duval

► **To cite this version:**

Maurice Duval. Quand plaisanter, c'est prendre les choses au sérieux. Paroles à rire, sous la direction d'Éliane Daphy et Diana Rey-Hulman, avec la collaboration de Micheline Lebarbier, Collection Colloques Langues'O, Inalco, pp.193-201, 1999. halshs-00004493

HAL Id: halshs-00004493

<https://shs.hal.science/halshs-00004493>

Submitted on 26 Aug 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand plaisanter, c'est prendre les choses au sérieux

Maurice DUVAL

ARCE, UNIVERSITE MONTPELLIER III

[Texte « pré-publication », maquette réalisé par Eliane Daphy, épreuves revues par l'auteur, soumis au Conseil scientifique de l'Inalco (décembre 1997). Texte définitif publié sans modifications (1999)]

Référence de publication : Maurice Duval, « Quand plaisanter, c'est prendre les choses au sérieux », *Paroles à rire*, ss la direction d'Eliane Daphy et Diana Rey-Hulman, avec la collaboration de Micheline Lebarbier, Paris, Inalco (Colloque s Langues'O), 1999, pp. 193-201. ISBN 2858310823

Notice (avec sommaire) en Open Archives :
oai:halshs.ccsd.cnrs.fr:halshs-00002190_v1]

Lors de ce colloque, il a été souligné que les paroles à rire étaient encore peu prises en considération par les ethnologues. Or, si les plaisanteries dégagent du sens et ont une fonction, on peut s'étonner du peu d'intérêt, sauf exception, que cette parole a suscité dans notre discipline, puisqu'il y a là une matière première pour l'ethnologue. Je vais donc tenter de mettre en évidence l'intérêt de cette parole en prenant deux exemples concrets, d'abord une histoire drôle gurunsi (Burkina Faso) puis les plaisanteries de marins français sur un navire au long cours.

Une histoire gurunsi

Avant d'entrer dans le détail de l'histoire gurunsi, il faut savoir que cette population élabore une architecture de terre crue, et que sur le mur de façade, à l'extérieur, est parfois appuyée une bergerie, juste à côté de l'entrée de la cour. Si le mur de façade mesure environ deux mètres de haut, la bergerie mesure à peine un mètre de hauteur et approximativement un mètre cinquante à deux mètres de côté. L'entrée de la bergerie fait environ 0,80 m de hauteur et 0,50 m de largeur. Notons également que les Gurunsi sont polygyniques et que chaque épouse dispose de plusieurs pièces dans la maison

familiale pour elle et ses enfants. Enfin, précisons que les relations extra-maritales sont très fréquentes.

L'histoire à rire :

Une femme est chez elle en compagnie de son amant¹. Tous deux sont nus. Soudain, quelqu'un avertit la femme que son mari est de retour de la chasse. Elle se drapage en toute hâte, mais l'amant n'a pas le temps de se rhabiller et, ses vêtements sous le bras, il va se dissimuler dans la bergerie sur les indications de sa maîtresse et s'y tapit sans mot dire. Lorsque le mari franchit le seuil de la pièce dans laquelle se tient sa femme, celle-ci le complimente à l'excès parce qu'il a ramené une antilope. « Tu es le meilleur chasseur du village », lui dit-elle, « Personne ne sait comme toi ramener du gibier en si peu de temps... », etc. Le mari est flatté de ces éloges qui se poursuivent encore longtemps. Tout-à-coup, son épouse pousse un hurlement : « J'ai été piquée par un scorpion », dit-elle, et de poursuivre ses cris tout aussi exagérés que l'étaient ses compliments un instant plus tôt. Elle tombe et, en se tenant le pied, simule la douleur, car, en réalité, elle n'a aucunement été piquée par un scorpion. Puis elle se répand en invectives envers son mari, en fustigeant sa passivité : « Tu ne sais pas ce qu'il faut faire ! Tu es un idiot ! Mon oncle maternel, lui, saurait comment faire ! », s'exclame-t-elle. Le mari est désolé de voir sa femme souffrir, elle qui le félicitait tellement l'instant précédent, et il voudrait être efficace pour la soulager, mais il ne sait que faire. Il demande alors à sa femme : « Mais comment agirait ton oncle ? Dis-le moi, et, si je peux, je ferai ce qu'il convient ! » Et son épouse, continuant à mimer la douleur, lui répond : « Il me mettrait toute nue dans la bergerie, en me maintenant la tête surélevée et à l'extérieur ! ». Le mari, pantois mais heureux de trouver la solution qui soulagera son épouse, l'aide à se déshabiller et à se glisser dans la bergerie tout en lui maintenant la tête surélevée et à l'extérieur, en suivant à la lettre les indications données par sa femme. Et le fait qu'il maintienne la tête de sa femme, l'empêche de voir ce qui se passe à l'intérieur de la bergerie, où, rappelons-le, est caché l'amant. Après un bon moment, la femme soupire d'aise et dit à son mari d'un ton satisfait : « Désormais je vais bien, la douleur a disparu ».

Cette histoire est d'un intérêt évident pour l'ethnologue qui se donne pour tâche d'analyser le corpus d'histoires drôles de cette population. Mais elle permet aussi à l'ethnologue novice sur son terrain, de saisir quelques dimensions structurelles de la société, évoquées dans cette plaisanterie.

Que nous dit cette histoire de la société gurunsi ? Tout d'abord, il apparaît que la sexualité dans la société gurunsi n'est pas un sujet tabou et que l'adultère peut faire rire. On se demande alors si l'adultère est considéré comme un acte sans gravité, qui ne serait pas puni de lourdes sanctions, puisqu'il est énoncé dans le rire. On voit aussi que la chasse a une grande importance dans cette société, où être bon chasseur est valorisant, ce qui est souligné par l'abondance des compliments adressés au mari par sa femme à ce sujet, et le fait que le mari puisse être dupé par les propos emphatiques de son

¹. Cette version a été recueillie par l'auteur au Burkina Faso (ex-Haute-Volta) en 1980, lors d'une recherche de terrain sur l'organisation sociale des Gurunsi [Duval 1985].

épouse indique bien la valeur attachée à cette activité. On perçoit en outre des traces d'avunculat : le lignage de la femme est prépondérant dans les questions de santé, puisque c'est son oncle maternel qui est appelé à la rescousse par la femme. Enfin, la plaisanterie dans son contenu, mais aussi par son énonciation – c'est en effet presque exclusivement les hommes qui la disent – met en évidence le souci des hommes de contrôler la sexualité des femmes, et leur conviction que de tels efforts sont vains, comme le démontre cet énoncé. Notons que la grande majorité des plaisanteries racontées par les hommes ont pour objet le contrôle, toujours raté, de leurs femmes.

Le sens qui se dégage de l'analyse de cette histoire ne peut être pris en considération que dans la mesure où il est attesté par un corpus d'histoires à rire qui multiplie les éléments informatifs. Une seule histoire n'est qu'un élément qu'il faut envisager dans ses relations à d'autres, c'est-à-dire dans un système. Il convient d'analyser ces paroles à rire dans leur récurrence d'une part, et en fonction de la place qu'elles occupent dans le corpus, d'autre part.

Histoires de marins

Dans le cadre d'un tout autre terrain, prenons l'exemple des plaisanteries de marins à bord de cargos français¹. Seront traitées ici principalement les plaisanteries verbales. Toutefois, précisons que les plaisanteries mises en acte sont justiciables des mêmes analyses. Par exemple, cette farce où il s'agit de faire ouvrir à un jeune marin une noix de coco auparavant remplie de vin. Le jeu consiste alors pour les auteurs de la plaisanterie à ne pas s'étonner qu'une noix de coco contienne du vin, à affirmer au contraire que cela arrive parfois et que c'est une chance d'en trouver une, et d'ainsi faire croire au néophyte que cela est naturel. Cette mise en acte est suivie d'une série de plaisanteries, verbales celles-ci, sur les réactions les plus drôles qu'elle a pu provoquer.

Les paroles à rire des marins portent essentiellement sur les thèmes suivants: le rapport aux épouses, la sexualité et les différences culturelles. Sur le rapport aux épouses, ils raillent par exemple celui qui affirme avoir imposé son point de vue à sa femme : « Arrête, tu fais comme si c'était toi qui commandait chez toi ! ». Sur la sexualité, par exemple, à table (et devant l'ethnologue), l'un d'eux lancera : « Qui peut dire ici qu'il ne s'astique pas ? » (entendons « s'astiquer » par se masturber). Enfin, les plaisanteries portant sur les différences culturelles, notamment entre marins méridionaux (provençaux et languedociens) et septentrionaux (surtout des Bretons et des Normands)

1. Cette réflexion fait suite à un terrain réalisé entre 1990 et 1992 à bord de cargos, et au domicile de certains marins. Les résultats de cette recherche ont fourni la matière d'un ouvrage à paraître : *Ni morts, ni vivants : marins !*

elles, développent des séries d'oppositions entre les deux cultures. Un marin du Sud dit : « Quand il ne pleut pas en Bretagne, c'est qu'il va bientôt pleuvoir ! », mettant ainsi en opposition les climats breton et méditerranéen. Ce à quoi les autres rétorquent qu'il vaut mieux vivre dans un pays où il pleut que dans un pays qui produit le plus mauvais vin qui soit !

Les paroles à rire qui ont pour objet les différences ethniques, culturelles ou sexuelles s'expriment sur un fondement souvent réel, comme l'a souligné Bromberger [1988], qu'il s'agisse, chez les Gurunsi, des relations extra-conjugales face auxquelles les maris sont désarmés ou, chez les marins français, des oppositions régionales entre Bretons et Méridionaux.

Les rapports antagonistes nourrissent aussi une série d'oppositions entre marins du Sud et marins du Nord. Celles-ci étaient prises au sérieux par les armateurs qui formaient, jusqu'à très récemment, des équipages composés exclusivement de marins du Sud ou de marins du Nord, ceci afin d'éviter les relations conflictuelles à bord. Ces oppositions s'expriment dans les rapports au temps chronologique qui y sont liés, notamment dans le rapport au travail, les rapports au climat également, et les goûts culinaires (le cidre breton contre « le mauvais vin » provençal), le tout s'exprimant sur le fond d'ethnocentrisme habituel en cette circonstance, et propre à toute culture.

Plaisanter c'est, en apparence, dire en espérant ne pas être pris au sérieux. Et ce dire peut concerner l'éventuel conflit ou la simple tension. Le cadre d'un navire est singulier : il s'agit d'un huis clos, où une équipe de dix-huit ou vingt marins vivent ensemble en permanence, sans échappatoire possible et sans s'être mutuellement choisis, pendant plusieurs semaines voire plusieurs mois, ce qui constitue une situation porteuse de tensions maximales. Or, la solidarité du groupe s'impose comme un impératif dès lors que le navire est en mer : « L'équipage – disent les marins – est comme la chaîne de l'ancre, qu'un maillon vienne à rompre, et c'est tout le navire qui est mis en péril ». Pour résoudre cette contradiction entre tensions existantes et tensions inexprimables, les marins usent de la plaisanterie dont une des caractéristiques est sinon de dissoudre les tensions, du moins de les désamorcer en les tournant en dérision.

Le sens des plaisanteries des marins souligne leur isolement et les frustrations sexuelles qui en découlent. Il faut ajouter qu'ils souffrent aussi de privations affectives, mais l'expression de celles-ci est devenue tabou dans notre société actuelle. L'interdit portant sur le sexe s'est déplacé sur les affects et cela se vérifie dans les corpus d'histoires drôles, dont l'objet – et pas seulement chez les marins mais dans la société globale – est bien plus rarement l'affect que le sexe.

Une des vertus de la plaisanterie pour l'ethnologue est aussi de montrer, éventuellement par défaut, les tabous, « les choses avec lesquelles on ne plaisante pas ». Le sens des plaisanteries révèle aussi la complexité des rapports hommes/femmes dans les familles des marins. Les femmes, en l'absence prolongée et répétée des hommes, doivent prendre en charge la totalité des problèmes familiaux et assumer toutes les responsabilités qui leur sont inhérentes, même lorsqu'il s'agit d'une décision qui, habituellement dans un milieu social identique, est dévolue à l'homme. Ce sont donc les femmes de marins qui exercent l'autorité familiale et celle-ci, cela va de soi, ne saurait être restituée à l'époux lorsqu'il débarque pour trois ou quatre semaines, ne connaissant rien de la genèse des affaires en cours. Cette situation, en rupture avec ce qui passe en général dans notre société, n'est pas toujours bien vécue par les marins, et c'est ce que disent les plaisanteries de ce registre.

Plaisanter, c'est dire sans avoir l'air de dire souligne Ducrot [1972], ce qui permet à l'un de faire savoir son éventuel reproche à l'autre, sans pour autant que celui qui est mis en cause ne puisse s'en offusquer, faute de quoi il lui serait signifié qu'il ne comprend pas la plaisanterie ! Et manquer d'humour est toujours mal apprécié, quel que soit le groupe considéré.

Une *même* parole à rire peut être répétée plusieurs fois au cours d'un *même* voyage et devant les *mêmes* hommes qui ne manquent pas, néanmoins, d'en rire à chaque fois, car il est de la plus haute importance que le groupe retisse ses liens en permanence ; c'est une nécessité tant psychologique que physique. En d'autres termes, c'est une question de survie. Quels que soient les sentiments que l'on éprouve pour celui qui doit donner les ordres, ceux-ci doivent être accomplis au mieux et dans les meilleurs délais.

Or, rire d'une plaisanterie signifie *ipso facto* que l'on partage une même culture, un même milieu social et, à tout le moins, une même vision du monde. Dans le cas contraire, on trouve la plaisanterie de « mauvais goût », expression qui sous-entend : « ce n'est pas à mon goût, celui que j'ai hérité de ma culture et de mon univers social au sein desquels s'est construite ma vision du monde ». Au delà de ce jugement de « mauvais goût », la plaisanterie qui émane d'un groupe éloigné de celui qui l'entend, peut rester totalement incomprise. C'est ce que nous disons par exemple d'une plaisanterie que l'on juge raciste lorsque l'on s'oppose à cette idéologie. Alors, cette parole ne fait pas rire. Ce serait aussi la réaction d'intellectuels face à une plaisanterie énoncée par un groupe d'ouvriers. Ceux-là pourraient la juger « grasse » ou « vulgaire », c'est-à-dire populaire, et elle ne les ferait pas rire. Prenons l'exemple d'une plaisanterie adressée par des ouvriers à une femme sous forme de compliments ostentatoires et de sifflements visant à exprimer leur admiration. On voit bien ici que la plaisanterie *dit* quelque chose mais que

l'idée selon laquelle elle le fait sans en avoir l'air [Ducrot 1972] n'est pas absolument juste. Au contraire, elle dit clairement le désir des ouvriers vis-à-vis de cette femme. Or, elle ne déclencherait probablement pas le rire des intellectuels qui en comprendraient toutefois le sens, et qui pourraient d'ailleurs partager cette appréciation, mais dont ils condamneraient la manière de l'exprimer. Autrement dit, les intellectuels pourraient penser tout bas ce que les ouvriers exprimeraient haut et fort, la différence portant sur la forme. La plaisanterie dit sans avoir l'air de dire jusqu'à une certaine limite au delà de laquelle – lorsque son contenu choque par exemple – on voit bien qu'elle dit sans s'en cacher même si l'on se refuse à la partager dans le rire, tout simplement parce qu'elle exprime ce qu'il faut taire.

Bien entendu, lorsque la plaisanterie suscite le rire, elle souligne l'existence d'un lien entre le locuteur et le destinataire, mais par delà cette complicité pré-existante, elle crée elle-même du lien qui est renforcé par le partage du rire dont la fonction est bien connue. Le rire peut créer le sentiment de groupe dans une foule que rien ne peut qualifier sociologiquement de groupe. Ce rire peut favoriser l'emprise d'un leader sur les autres, qu'il soit politicien ou camelot [Duval 1981].

Dans ce sens, on peut analyser la présence très fréquente sur un cargo long courrier d'un marin ayant endossé le personnage du bouffon. Le bouffon fait rire, le plus fréquemment à ses dépens, notamment autour de la table où tous les marins se retrouvent deux fois par jour pour déjeuner et dîner, sans échappatoire possible. On prendra pour exemple, le cas de l'officier surnommé Tintin, racontant avec force détails comment, en l'absence de sa femme, il voulait bricoler chez lui mais craignait que sa petite fille de trois ans s'échappât d'un jardin encore mal clôturé et risquât ainsi d'aller sur la route. Il se résolut alors à bricoler en toute liberté, en attachant à une longue chaîne son enfant. Cette anecdote – parmi d'autres – constamment enrichie par le conteur, déclenche à chaque fois le rire des officiers qui la réclament, commentent l'événement et posent au bouffon des questions. Ce rire encourage le locuteur à donner de plus en plus de détails et à répéter son histoire régulièrement. Et le rire devient alors ce que Calame-Griaule nomme « un procédé d'intervention qui constitue un stimulant pour l'agent et influence sa performance » [Calame-Griaule 1990 : 122].

Sur un cargo, même si les silences abondent, ils ne sauraient se substituer entièrement à la parole. Mais il s'agit de parler sans trop dire afin de préserver un consensus: pas question de parler de politique ou de religion, ni de la scolarité des enfants ou de tout autre thème susceptible de souligner des différences et donc d'engendrer des différends. (Dire, c'est prendre un risque, et ceux qui exposent lors d'un colloque ou qui écrivent en conviendront...).

Étant donné le risque majeur que représente la mer, toujours encouru sur un navire, il s'agit de parler sans trop dire. L'idéal en l'occurrence serait de parler pour ne rien dire, juste parler pour maintenir le lien social ; autrement dit, chasser le sens pour ne conserver que la fonction. C'est pourquoi, à table, les plaisanteries alternent avec de longs moments de silence qui, dans un autre contexte, seraient perçus comme incorrects ou comme la manifestation d'un réel désaccord et d'un malaise. Sur un navire, à table, des minutes – qui peuvent sembler longues à l'observateur – restent vides de mots pour éviter les maux.

Alors les marins partagent le rire, même si les tensions mutuelles sont fortes et nombreuses. Le consensus n'est qu'apparent, et si tous s'accordent sur sa nécessité, les inimitiés ne sauraient disparaître aussi aisément. Il s'agit en fait de ce que j'ai appelé ailleurs « un consensus formel » [Duval 1992], qui ne saurait se confondre avec un consensus réel, mais qui préserve les formes de l'entente. Au terme du voyage, et immédiatement après le débarquement, ce consensus formel se métamorphose le plus souvent en relation d'évitement, et s'il arrive que les marins se rencontrent dans la rue, au marché ou ailleurs, ils se saluent brièvement mais n'échangent pas au delà, en allant « boire un verre » par exemple, comme ils aiment à le faire à bord des navires.

Il est vraisemblable que cette analyse ne s'applique pas qu'aux seuls cargos, et j'ai l'intuition qu'elle touche à l'essence de la vie prolongée en huis clos, d'une manière plus générale. Elle pourrait concerner les prisons, d'après ce qu'a écrit M. de Cunha [1995], et toutes les situations dont on ne peut s'échapper et dont la durée est notoire, car ce huis clos rapproche de fait les protagonistes.

L'analyse de Ducrot selon laquelle « plaisanter c'est dire en espérant ne pas être pris au sérieux » n'est donc pas si évidente. Si cela est partiellement vrai pour les hommes gurunsi qui manifestent ainsi avec humour leur incapacité à exercer leur contrôle sur les femmes, ce qui finalement est une chose très sérieuse pour eux, les marins au long cours, eux, plaisantent pour éviter de dire des mots qui pourraient susciter des oppositions, voire des querelles entre eux, ce qui dans ce huis clos à risque qu'est le navire, serait de la plus haute gravité. Par conséquent, plaisanter, ce peut être, au contraire, prendre les choses très au sérieux.

Références bibliographiques

BROMBERGER Christian

1988 « Sur les gradins, on rit... aussi parfois. Facétie et moquerie dans les stades de football », *Le monde alpin et rhodanien* 3-4 (*La moquerie, dire et pratiques*) : 137-156.

CALAME-GRIAULE Geneviève

1990 « La recherche du sens en littérature orale », *Terrain* 14 : 119-125.

CUNHA (de) Manuela

1995 « Sociabilité, “société”, “cultures carcérales”. La prison féminine de Tires (Portugal) », *Terrain* 24 : 119-132.

DUCROT Olivier

1972 *Dire et ne pas dire. Principe de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.

DUVAL Maurice

1985 *Un totalitarisme sans État. Essai d'anthropologie politique à partir d'un village burkinabe*, Paris, L'Harmattan.

1981 « Les camelots », *Ethnologie Française* XI/2 : 62-86.

1992 « Paroles de marins. Gestion de la parole à bord d'un cargo long courrier », *Ethnologie française* XXII/3 (*Paroles d'outrage*) : 368-380.

Quand plaisanter, c'est prendre les choses au sérieux

À partir de deux exemples de paroles à rire, l'un pris dans une population africaine, l'autre chez les marins du commerce français, on tentera de dégager l'intérêt de son étude pour l'ethnologue. Dans le premier cas, les plaisanteries permettent au Gurunsi de prendre de la distance avec l'impossibilité dans laquelle ils se trouvent de pouvoir contrôler les femmes. Dans le second exemple, la plaisanterie contribue à créer du lien social et ce que j'ai appelé du « consensus formel », c'est-à-dire les formes du consensus qui permettent au groupe de détourner les tensions et les conflits, toujours graves sur un navire, comme peut-être en tout huis clos.

Marins, Sexualité, Différences culturelles, Huis clos, Bouffon, Silences, Consensus formel.

Joking in earnest

Starting from two examples of jokes, one taken in an African population, the other among the sailors of the French merchant navy, we will endeavour to bring out the interest of an ethnological study of jokes. In the first case, jokes allow the Gurunsi to laugh at their failure to control women. In the second case, the joke contributes to the creation of a social fabric and what I call « formal consensus » that is forms of consensus that allow the group to prevent tensions and conflicts, dangerous on a ship as they can always be behind closed doors.

Sailors, Sexuality, Cultural differences, Closed doors, Jester, Silences, Formal consensus.

Cuando el bromear es tomar las cosas en serio.

A partir de dos ejemplos de palabras para reír – chistes – uno tomado de una población africana y el otro de entre los marinos mercantes franceses, se intenta mostrar el interés de su estudio para el etnólogo. En el primer caso, los chistes permiten a los Gurunsi de tomar distancia ante su incapacidad para controlar a las mujeres. En el segundo ejemplo, las palabras para reír permiten crear un vínculo social al que llamo « consenso formal », o sea, las formas de consenso que permiten a un grupo evadir las tensiones y los conflictos, siempre peligrosos en un barco, como tal vez en cualquier espacio cerrado. (Traducción Patricia Torres Mejía)

Marinos, sexualidad, diferencias culturales, espacio cerrado, silencio, bufón, consenso formal.